

La fille du sultan et le bon jardinier

Conte en trois actes d'après une chanson flamande

par Henri Ghéon

Conte ou parabole ? En tout cas, c'est la vie spirituelle que décrivent les trois actes de cette petite pièce d'Henri Ghéon (1875-1944), insistant notamment sur les conditions de l'acte de foi, sur l'action de la grâce et sur la pédagogie divine.

S'il a emprunté ce thème jardinier à une chanson flamande, Ghéon semble aussi y avoir été poussé par les circonstances. Après avoir été écartée de différentes salles de théâtre parisiennes, la troupe théâtrale qu'il avait fondée en 1924 a fini par trouver refuge à la Société d'Horticulture de France. C'est donc chez les jardiniers que se produisent, depuis 1927, les Compagnons de Notre-Dame et c'est là que cette pièce fut représentée pour la première fois le 19 avril 1928.

Le Figaro rapporte :

« Rue de Grenelle, à l'ombre des ministères. Un vaste couloir tapissé de panneaux électoraux sur lesquels chaque candidat fait ses deux mètres carrés de politique. Une cour, puits de verdure, aux murs tendus de lierre. Une porte vitrée couronnée d'une guirlande de lettres d'or *Société d'Horticulture de France*. C'est là que se dressent les tréteaux des Compagnons de Notre-Dame.

La salle est vaste et meublée de banquettes légères. Une flore peinte s'épanouit sur les murs. De lourdes grappes de tulipes électriques pendent du plafond. Au fond, une estrade qu'un rideau gris transforme, provisoirement, en théâtre. C'est là que doivent se réunir d'habitude les Horticulteurs de France [...]. Ce soir, il n'y a qu'un seul jardinier sur la scène. M. Henri Ghéon l'a pris, telle une bouture, dans une vieille chanson flamande [...] ¹. »

Le Temps complète la description :

« Cela se passe rue de Grenelle, chez les Horticulteurs de France [...]. Il y a là une galerie des fêtes vaste et froide comme une halle,

1 — *Le Figaro* du 22 avril 1928.

avec des murs éteints, couleur vieille sacristie. Une longue estrade au fond sert de théâtre. Des fauteuils rustiques attendent les spectateurs. Les dossiers, d'une hauteur tout à fait anormale, masquent les têtes, de telle sorte que la salle étant pleine paraît vide. Une honnête bonne humeur n'y règne pas moins ¹. »

Bien trop chrétienne pour les journalistes, la pièce fut généralement méprisée par la critique. *Le Journal* en jugea le contenu sans intérêt, mais daigna noter « un effort de mise en scène curieuse, colorée, qui mérite d'être signalé ² ». Mi-figue mi-raisin, *Le Figaro* y aperçut « trois tableaux charmants, pleins de sève, et qui ont la bonne odeur de la verdure mouillée ³ ». Quant à *La Croix*, c'est seulement dix ans plus tard qu'elle regrettera de n'avoir pas suffisamment encouragé cette pièce « infiniment spirituelle dans les deux sens du terme, le temporel et l'autre ⁴ ».

Le Sel de la terre.



Personnages :
 LE SULTAN
 PERLE D'AMBRE, sa fille
 LE JARDINIER DU SULTAN
 LA SŒUR TOURIÈRE
 LE BON JARDINIER

Premier acte

Une terrasse dominant le jardin

I

LE SULTAN, couché sur un divan haut
PERLE D'AMBRE, qui entre une fleur à la main

LE SULTAN. — Vous êtes satisfaite, ma fille ?

PERLE D'AMBRE, *s'asseyant.* — Non, je suis lasse.

LE SULTAN. — On le serait à moins. Vous n'arrêtez pas depuis ce matin.

1 — *Le Temps* du 23 avril 1928.

2 — *Le Journal* du 24 avril 1928.

3 — *Le Figaro* du 22 avril 1928.

4 — José VINCENT dans *La Croix* du 14 août 1938.

PERLE D'AMBRE. — J'ai l'intention de n'arrêter jamais.

LE SULTAN. — C'est de la folie.

PERLE D'AMBRE. — Tant que je ne saurai pas tout, je n'arrêterai pas.

LE SULTAN. — On ne peut tout savoir ; et la sagesse vraie est de prendre les choses comme elles sont, pour en tirer tout l'agrément qu'elles nous offrent. Voulez-vous un air de musique ? Rien de tel pour tromper la curiosité de l'esprit.

PERLE D'AMBRE. — Si vous voulez.

(Le sultan fait un signe, et en coulisse une guitare module un air languide qui revient toujours sur lui-même et ne finit pas)

LE SULTAN. — Ah ! je respire mieux... Ce serpent mélodique me lie un à un tous les membres, tout en fascinant mes pensées de ses doux yeux de jais et de velours.

PERLE D'AMBRE. — Assez ! cet air m'endort. Un autre.

LE SULTAN. — Soit ! Un autre air, musicien.

PERLE D'AMBRE. — Vif.

LE SULTAN. — Vif.

PERLE D'AMBRE. — Et qui me porte quelque part, au lieu de me traîner dans ce trou d'ombre.

LE SULTAN. — L'ombre est la demeure de l'homme heureux.

PERLE D'AMBRE. — Je ne veux pas de ce bonheur d'aveugle.

LE SULTAN. — Soit ! soit ! *(Cette fois un air vif.)*

PERLE D'AMBRE, *presque aussitôt.* — Assez. Et apportez-moi l'instrument.

(Une esclave lui remet l'instrument. Perle d'Ambre arrache les cordes et ouvre de force la caisse sonore.)

LE SULTAN. — Que faites-vous ?

PERLE D'AMBRE. — Je regarde ce qu'il y a dedans.

LE SULTAN. — Il n'y a rien dedans, ma fille.

PERLE D'AMBRE. — Il n'y a rien dans rien, jamais ! — Mais maintenant je sais comment est faite une guitare : un ventre rond en bois de rose, des clés d'ébène, des cordes de métal.

LE SULTAN. — Oui, mais votre guitare est morte.

PERLE D'AMBRE. — L'ouvrier en fera une autre. Il découpera deux plaques de bois et les ajustera ensemble ; il prendra mesure des cordes et les tendra par le moyen des clés. Voilà.

LE SULTAN. — Cela vous avance bien, Perle d'Ambre. Quand vous aurez trouvé du son dans le corps de votre poupée, un ressort et des roues dentées dans votre montre, des verres grossissants dans votre lanterne

magique, quand vous aurez visité en détail, comme ce matin, une cordonnerie, une papeterie, une chapellerie, une pharmacie, une coutellerie, une tréfilerie, l'industrie du fil de fer, des couteaux, des médicaments, des chapeaux, du papier et de tout le reste, n'en sera pas plus florissante que devant ; car vous n'avez pas, j'imagine, l'intention de tenir boutique ou de fonder une usine ou un atelier.

PERLE D'AMBRE. — Je veux voir clair. Je cherche le pourquoi des choses. J'admire comment toutes les choses sont faites. J'admire les gens qui les font. Je ne suis pas une petite fille bien sage, bien sotte, bien fermée, que l'on endort avec des contes. Vous savez comme moi ce qu'ils valent, mon père. Je vous sais gré, du reste, de m'avoir épargné, dans la mesure du possible, les boniments de vos rabbins, de vos marabouts et de vos fakirs. Mon professeur de religion me faisait la cour, au lieu de m'instruire...

LE SULTAN. — Oh là !

PERLE D'AMBRE. — Oh ! il n'était pas dangereux. Mais ça le changeait, le cher homme ! Toujours avec ses sylphes, ses génies, ses démons, ses mounas... De quoi devenir imbécile, s'il ne l'avait été déjà.

LE SULTAN. — Voyons... voyons... respectez un peu, Perle d'Ambre, les vieilles traditions de votre vieux pays. Puisqu'elles suffisent à mon peuple, ce n'est pas à vous ni à moi de les entamer et d'en rier.

PERLE D'AMBRE. — Je me garderai bien de planter la dent, mon cher père, dans ce gâteau indigeste d'insanités. Le peu que j'en connais suffit.

LE SULTAN. — Convenez cependant qu'elles ne manquent pas de poésie. Quand Azor, le dragon ailé, pose sa griffe d'or à l'embouchure de la trompe de l'éléphant sacré Bulbul, et qu'il en sort une princesse portant un bouquet de piments et de fleurs de menthe ; quand le Génie du Feu nettoie les appartements de sa mère en passant sa langue sur tous les murs, pour en effacer le secret qui fut gravé par les Faux Sages ; quand le Fécond, après son bain, secoue sa chevelure sur la terre et qu'il s'en échappe dix mille poissons qui se transforment en chevaux ; ou simplement quand la belle Aïrel-Gabal joue d'une flûte à un seul trou pour enchanter le berger des troupeaux solaires, il y a là matière à de beaux songes, et, quant à moi, je serais bien privé si la mythologie n'existait pas.

PERLE D'AMBRE. — Vous n'aimez pas la vérité.

LE SULTAN. — Mais si ! Nonobstant, mon enfant, je vous avoue qu'elle m'ennuie. Le monde, dites-vous, et je le crois, est un anneau parfait qui tourne régulièrement sur lui-même, en nous présentant à chaque saison les mêmes pierreries enchâssées à la même place ; tout en lui s'enchaîne et se nécessite ; tout en lui a sa suffisante raison. C'est un fait, soit ! Mais franchement, ma fille, quelle placidité, quelle monotonie ! Vite un dragon ab-

surde qui m'emporte la tête en bas ! - A votre âge, mon cœur, être si désespérément raisonnable !

PERLE D'AMBRE. — La tête est faite pour se tenir en haut.

LE SULTAN. — D'accord – et je suis un vieux fou. Mais je vous en supplie, puisque la science vous occupe si fort, puisque ma bonté paternelle ne vous refuse aucun moyen de satisfaire votre goût, tant que vous n'aurez pas épuisé la liste des pourquoi que votre curiosité multiplie, tâchez de faire bon visage à votre père et à vos serviteurs. Ou l'on dira que la science rend triste, et, ce qui serait un blasphème, que ses réponses dûment motivées ne vous donnent pas une entière satisfaction. (*La princesse proteste. Un temps.*) Plutôt... mariez-vous ! et vous apprendrez la raison de cette avidité scientifique qui vous fait oublier le principal devoir de votre sexe, son pourquoi évident... je veux dire l'amour.

PERLE D'AMBRE. — Si jamais je me dois marier, j'épouserai un artisan, mon père, un fabricant, un mécanicien, un inventeur. Tenez ! vous instituerez un concours et j'aimerai celui qui aura présenté devant le jury la pièce la plus rare et la plus ingénieusement agencée. Voilà.

LE SULTAN. — Nous en recauserons.

PERLE D'AMBRE. — Laissez-moi donc vivre à mon gré !

(*Elle se tait, puis machinalement elle reprend la fleur qu'elle a posée sur la table en entrant. Elle la considère, elle la respire. Puis, comme à soi-même, lentement :*)

Le tisserand fait la toile pour les habits, le tailleur les habits eux-mêmes. Le tanneur fait le cuir, et le cordonnier les souliers... (*Désignant la fleur.*) Et ceci ?

LE SULTAN. — Quoi ceci ?

PERLE D'AMBRE. — Cette fleur... et toutes les autres ? Qui fait la fleur ?

LE SULTAN. — Mais... mais... le jardinier.

PERLE D'AMBRE. — Le jardinier ? Ce matin, en effet, en passant sur cette terrasse, j'ai aperçu un homme avec un tablier bleu à bavette, un grand chapeau de jonc et des sabots. Si c'est lui, c'est le plus habile des hommes. Je ne m'explique pas pourquoi vous ne lui donnez pas la première charge à la cour. Que n'en faites-vous votre premier ministre ? Il me paraît moins difficile de gouverner un peuple que de fabriquer une fleur. – Et si je l'épousais, au fait ?

LE SULTAN. — Perle d'Ambre ! Perle d'Ambre !

PERLE D'AMBRE. — J'ai hâte de voir cet artiste. (*Elle se lève et appelle au dehors :*) Jardinier ! Jardinier ! (*Le jardinier, que l'on voyait au fond aller et venir, lève la tête.*)

Venez vite ici. (*Il descend lentement, retire son chapeau et s'avance.*)